



Vincent Perriot sur Negalyod 2



Dans le premier tome de Negalyod Jarri, berger de dinosaures, entrainé en conflit avec le monde des villes qui était responsable de la mort de son troupeau. Les grandes cités maintenant ne sont plus. Dans le grand basculement qui a vu la société ultratechnologisée peu à peu s'effondrer, en raison d'une montée des eaux qui a tout dévasté sur son passage, les êtres humains n'ont pu survivre qu'en acceptant de se regrouper sur des ruines laissées par l'ancienne civilisation. Des ruines qui servent à amarrer de grands navires de bois agglomérés entre eux pour reproduire une microsociété autonome. C'est dans ce dernier refuge de l'humanité que sont nées, Naneï et Iriana, les deux filles jumelles de Jarri et Korienzé. Si elles

n'ont pas ou peu connu le grand effondrement, elles représentent ce monde d'après, peut-être plus naïf, mais surtout plus en accord avec le présent, même s'il n'a plus l'éclat rutilant qu'il a pu avoir par le passé. Si cette lande de terre préservée, qui porte le nom d'Andamanis, est parvenue à instaurer un équilibre précaire, elle va essuyer le courroux d'un pirate et de ses hommes décidés à anéantir ce qu'il reste de l'humanité... Korienzé, infiltrée auprès d'eux, va fomenter de l'intérieur un plan qui pourrait permettre d'éviter de basculer définitivement dans le néant. Mais à quel prix ? Vincent Perriot utilise le cadre de la SF pour nourrir ses réflexions sur le présent. Un présent qu'il juge en sursis d'un grand

basculement à venir. Son récit qui se veut apologie de la nature, des éléments de vie, flirte avec le sensible, dans le sens noble du terme, avec l'idée que notre rapport à la nature peut devenir le point d'ancrage des sociétés futures, celles qui, une fois remis en cause le modèle destructeur existant, pourra de nouveau appréhender le vivant. Negalyod, en deux tomes et plus de 400 planches, se lit comme un récit coup de poing qui assume son aspect sombre pour nous interroger sur le sens que doit prendre notre avenir commun. Essentiel et inspirant.

Vincent Perriot – Negalyod 2 – Casterman



A la fin du premier tome de Negalyod, tes personnages parlent d'un nouveau cycle. Tu décides de placer la suite de ton récit dans la continuité du premier. Pourquoi ?

Vincent Perriot : Je sentais qu'il y avait des pistes dans le premier tome qui pouvaient amener à une suite. Dans tout mon travail, j'improviser le scénario et le dessin. Après le cliffhanger qui apparaît à la fin du premier tome j'ai réfléchi à ce que pouvaient être les instants qui se développent juste après. Et tout s'est enchaîné par la suite, un nouvel univers s'est ouvert à moi, influencé, inspiré par les actualités du moment qui sont toujours plus bouleversantes, plus anxieuses. Il m'est apparu clair que je devais composer avec ces nouvelles sensations. Un peu malgré moi, à force d'improvisations, le récit a basculé dans une autre dimension, dans un ton

un peu plus crépusculaire.

Pour Jarri j'avais cette réflexion de savoir comment l'ouvrir à une nouvelle palette d'émotions surtout autour de cet amour naissant, cette affinité naissante, qui se développe avec Korienzé. Comment cette fraîcheur de l'amour peut se construire et se déconstruire et être malmenée dans le temps. Donc le récit met en parallèle un univers qui s'effondre, qui se contracte sur lui-même et le développement pour Jarri d'une grande histoire d'amour, d'une grande histoire de rupture.

Pour toi cette histoire d'amour est-elle le moyen de mettre en avant le fait qu'une lucarne d'espoir peut toujours prendre place dans un monde qui se délite, qui s'effondre ? Cette lueur d'espoir, elle est forcément utile, forcément bénéfique, car ce second album est la mé-

taphore et la transposition de beaucoup d'angoisses liées au flot d'informations qui me parviennent autour de la gestion des énergies, des futurs mouvements migratoires ou des changements climatiques. Tout cela peut faire perdre espoir et rend en tout cas moins naïf sur l'avenir du monde. Cela obstrue aussi nos rêves et nos désirs. Ce second album est donc plus ou moins une sorte de ressenti personnel face à ces angoisses-là. Je me suis en tout cas posé la question de savoir si je devais aller jusqu'au bout et faire que cet album prenne cette teinte négative et crépusculaire. Historiquement la SF est quelque chose de très ouvert, de génial, fait d'imaginations débridées avec des possibilités infinies de voyage dans le corps et l'espace. Mais avec ce qui se passe aujourd'hui on peut se dire « Mince comment peut-on de nouveau rêver, comment vivre avec les contraintes qui vont nous tomber dessus ? ». Cet album c'est la marque de notre temps, de ce temps d'entre deux, de presque fin, de pré-bascule, de pré-angoisse qui, pour le coup, est personnelle pour l'instant, mais qui sera de plus en plus partagée à l'avenir.

INTERVIEW BD Vincent Perriot

INTERVIEW BD Vincent Perriot

Est-ce que tu t'inscris dans la veine de cette SF qui se pose des questions sur l'avenir de notre planète en tirant des signaux d'alertes pas toujours entendus ?

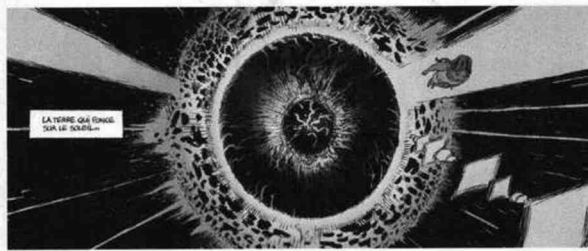
D'un point de vue strictement personnel j'en ai marre de voir tous ces récits qui idéalisent ou mettent au centre la technologie en tant qu'être vivant, de voir décrits et dépeints les sentiments des robots. En disant cela, je sais que tout un pan de la science-fiction s'efface instantanément de mes centres d'intérêt. Dans le même ordre d'idée, j'ai peu d'affinités avec les récits de space opera dans lesquels évoluent des milliards de vaisseaux et où on nous dit que l'humanité va aller conquérir telle ou telle planète. Si ce volet de la SF m'a intéressé à une époque, parce que je trouvais ça hyper puissant, aujourd'hui cela ne me touche plus. Je suis en train de me bloquer, c'est dommage pour moi, c'est triste, mais je ne peux plus revenir en arrière. Je ne peux plus me réintéresser à ce pan de la SF au point que je me suis posé la question de cet élan de radicalité dans mon propre album. Est-ce que je m'interdis de faire des vaisseaux ? Des machines ou des robots qui ont des sentiments ?



Au final je me le suis imposé et je pense que ça ferait du bien à pas mal de créateurs et de créatrices de s'extraire de toutes ces questions qui ont fait le terreau de notre imagination depuis notre enfance. Nous avons été construits par cet imaginaire-là. Est-ce qu'il ne serait pas intéressant et même jouissif d'essayer d'imaginer d'autres imaginaires qui passeraient par le vivant, par la nature, par le rapport des hommes entre eux, par les low-tech ?

Dans le premier tome de Negalyod, je fais apparaître des vaisseaux en bois. Certes il y a le côté vaisseau, mais il y a aussi le côté bois. Dans le deuxième tome j'ai tout fait s'effondrer, mais avec cette envie de repenser les sociétés humaines. Il y aurait des possibilités d'imagination hyper fortes et hyper positives, mais on s'interdit de le faire, ou on utilise des raccourcis et des facilités parce que c'est facile et que ça éveille en nous un certain plaisir, un goût

sucré comme si on mangeait un gros bonbon. Franchement, faisons bouger nos imaginaires. Essayons de voir autre chose, je ne sais pas quoi et je suis un mauvais porte-parole parce que mon album n'est pas représentatif de cette explosion de joyeusetés ou de potentialités, mais c'est une première phase. Ce second volet de mon récit a été dur à réaliser parce qu'il est comme un monstre que nous ne voulons pas voir et que tout un chacun ne veut pas voir, qui porte le nom d'effondrement. Et ça ne fait pas rêver. J'ai envie, de plus, de m'amuser, de voir plein de choses, d'être ébloui. Un jour nous n'aurons plus la possibilité de l'être, en tout cas nous le serons par d'autres manières. Et ce monstre de dénis, que l'on a tous en nous, commencera à nous étreindre petit à petit physiquement. Donc, utilisons encore les possibilités de la science-fiction et d'autres formes de récits pour faire valoir d'autres mes-



sages.

Il y a un courant, le solar-punk, qui existe depuis un certain temps qui, s'il acte l'effondrement, le mode de vie dégradé vers lequel nous nous dirigeons, pense aussi l'avenir avec positivité, en s'inscrivant dans une forme de contre-dystopie. Le collectif Zanzibar s'inscrit aussi dans cette idée qu'il est possible de trouver des réponses au discours dominant, qu'il est encore possible de s'approprier, d'expérimenter et de construire notre futur...

Ce qui est difficile, c'est que peu de gens refuseraient d'abandonner leur niveau de confort maximal. Qui reculerait ? Nous sommes très peu à nous le dire et à le faire. 99 % de la population ne reculerait pas devant un niveau de confort toujours plus élevé. C'est dans notre nature. Il y a, je crois, une forme d'impasse. Je crois être d'une nature très optimiste, j'ai beaucoup d'énergie, je suis heureux, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que ça ne durera pas et qu'en fait, bizarre-

ment, nous sommes dans une sorte d'âge d'or où nous avons tout à disposition. C'est incroyable, c'est magique. On veut voyager dans l'espace ? C'est possible, on ouvre un jeu vidéo et on est dans l'espace. On veut aller à l'autre bout de la Terre ? Pour ceux qui ont la chance d'avoir un peu de sous, c'est possible. On veut un objet ? On le commande. On ne s'aperçoit même plus du bonheur dans lequel on peut flotter, mais je ne sais pas vers où je vais. Alors oui, je me donne peut-être des airs à dire tout ça, je me monte à l'esprit une certaine conviction personnelle, mais en fait je sais que ça ne sert à rien, que ma petite personne ne sert à rien, que les livres s'ils peuvent éveiller à certaines choses ne changeront rien. C'est une forme de fatalisme du présent. On ne changera collectivement que par la contrainte.

L'eau, et tu développais l'idée dans le premier volet de ton récit, est devenue l'enjeu de demain. Un bien appelé à devenir rare et cher. Était-il im-

portant pour toi de la mettre en scène ?

Les deux albums sont à l'image de deux forces le désert/la ville pour le premier tome et l'eau/la proximité dans le second. Je voulais représenter la forme de cet élément d'une autre façon et montrer que, s'il est nécessaire à la vie, il peut devenir une force incontrôlable si on le libère. C'est ce qui arrivera avec les changements climatiques, avec la modification des courants. Je voulais que l'eau reprenne sa place de force régulatrice, de mythologie première, de source de bonheur et de bien-être. Il était important pour moi de revenir à l'essentiel de ces éléments parce que le tome 2 parle aussi du bois, du fer, du sang, de tous ces bouillonnements auxquels nous serons de nouveau confrontés si quelque chose est troublé dans notre humanité à l'avenir. Je voulais aussi ressentir ces choses telles que nos ancêtres les ressentent depuis des millénaires. Des choses que notre époque contemporaine a complètement abstraites par les écrans ou d'autres moyens issus de notre haut niveau de confort. J'avais enfin l'envie de revenir à cette sensation de mort, de plénitude, à des sensations de danger et d'éva-

INTERVIEW BD Vincent Perriot

INTERVIEW BD Vincent Perriot

sion. Cet album est une espèce de mise en abyme de mes propres désirs parce que je vis moi-même dans un confort extraordinaire tout en désirant quelque chose que je ne me permettrais pas de vivre.

Si l'eau est importante dans ce récit, tu mets aussi en scène, tu le dis, les quatre autres éléments de la vie (vent, terre, feu, l'éther). Voulais-tu revenir, en tant qu'artiste et en tant qu'homme à quelque chose de plus naturel, de plus primaire ?

Oui parce qu'en fait il y a un truc fou avec tous ces écrans, c'est que l'on s'abstrait de ces choses naturelles en se disant que nous n'en avons pas besoin. Nous nous sommes fait avoir par cette drogue immense qu'est le numérique ou internet, des sources de connaissances, de savoirs et de vie extraordinaires, mais dont le revers de la médaille est encore plus puissant et plus pervers. Tous ceux qui ont un téléphone portable ou internet sont mondialement drogués à cette nouvelle religion et ne peuvent pas en sortir. La personne qui met un pied dedans, je la mets au défi d'en sortir, très peu en sorte. Toutes les émotions qui font que nous nous sentons vi-



vants nous pouvons les avoir par substitution avec les écrans. C'est à la fois génial, mais aussi très dangereux. Personnellement je fais un peu la même chose. Avec une feuille de papier, par substitution, je fais ré-émerger tous ces éléments-là que je crois nécessaires. Et ce qui me rend triste c'est que nous oublions que nous venons de la nature, que nous sommes faits de sang, que nous avons besoin de bien manger, de savoir d'où vient notre nourriture, que la nourriture peut être un échange avec l'autre. Il est aussi nécessaire de revoir nos systèmes au plus proche de ce qui constitue le vivant. La direction dans laquelle nous allons me déçoit et je n'ai plus envie d'adhé-

rer à ça. Je ne sais pas ce qui se passera, mais maintenant c'est à moi de me prendre en main pour, par mon œuvre, par mon art, et par ce que je vais vivre et construire dans ma vie personnelle, lutter et combattre ces choses imposées, cette emprise de l'écran.

Nous voyons dans ton récit les villes exploser une à une. Tu matérialises ces destructions par un champignon semblable à celui d'Hiroshima ou de Nagasaki. Günther Anders, philosophe allemand, disait que la bombe atomique avait fait basculer l'humanité dans une nouvelle ère, celle où l'homme était capable de s'anéantir pour la première fois par lui-même. Est-ce ce que tu as voulu mettre en image



dans Negalyod ?

Oui complètement. Dans ce second tome, Jarri et Korienzé vont essayer d'être les lanternes éclairantes de certaines personnes qui veulent bien les suivre pour simplement survivre. Fuir ce qui deviendra dangereux, donc la terre, cette terre qui contient en son sein toutes les armes pour s'autodétruire : les hommes et les machines. Jarri et les siens fabriquent, à partir de grands vaisseaux, des bateaux pour fuir et rester en vie. J'ai longtemps hésité à être radical sur ce sujet. Est-ce ce que je les fais fuir ? Est-ce qu'ils vont être aussi seuls que ça au milieu de la mer ? Est-ce que vraiment on ne voit pas la terre ? Je suis allé au bout de cette radicalité sauf à la fin où je me suis quand même retenu pour laisser un petit espoir. Je ne sais pas ce que je peux dire de plus sur ça, parce que, comme tu le dis, l'explosion que l'on voit à un moment donné dans une page, c'est juste un petit champignon au loin. Mais ça arrivera, c'est presque mathématique. Une centrale nucléaire

par exemple a besoin d'être entretenue le plus longtemps possible. Pour la démanteler il faut un certain temps et, un jour, quand les ressources manqueront, que les gens n'auront plus le courage ou qu'il n'y aura plus le système nécessaire pour les maintenir en l'état, je me pose la question de qui les entretiendra et quels seront les risques d'explosion. Philippe Bihouix dans son livre sur les low-tech évoque le problème des pénuries à venir. Lorsqu'il y aura moins d'énergie pour soutenir le fonctionnement des centrales nucléaires, qui va pédaler ? Les gens ! À partir de là il invente une histoire de science-fiction dans laquelle des personnes sont forcées de pédaler pour maintenir en fonctionnement une centrale qui leur permettra d'éviter de mourir.

Jarri et les siens vivent désormais sur les ruines d'une ancienne ville aux-quelles ont été agglomérés des bateaux. Certains architectes, comme Vincent Caillebaut, ont imaginé des villes futures sur

l'eau en partant du principe que les terres se trouvent saturées et qu'il faut exploiter d'autres territoires : les déserts et les mers. Je sais que tu t'intéresses beaucoup à l'architecture des villes. T'es-tu inspiré des travaux de Caillebaut ou d'autres architectes pour représenter cette ville nouvelle ?

Ces bateaux, dans l'histoire, sont les derniers sursauts de bon sens collectif. C'est ce que j'aimerais qu'il advienne de nos sociétés. Construire à partir de ce qu'il nous reste pour continuer à préserver nos besoins primaires. D'où les bateaux-forêt pour préserver le maximum - maximum dans le sens où c'est quand même forcément une sélection réduite - d'êtres humains et de dinosaures. Ce que j'ai aimé représenter c'est cette passation entre générations. Jarri et Korienzé ont deux jumelles, Naneï et Iriana, qui, elles, n'ont pas connu cet avant, ou qui n'ont connu que très peu ce basculement. Donc elles prennent les choses telles qu'elles sont. Elles prennent les bateaux comme leur lieu de naissance et leur lieu de vie. Elles prennent ces espaces restreints de parcs fermés de forêts et de plantes comme un terrain d'imagination immense.

INTERVIEW BD Vincent Perriot

INTERVIEW BD Vincent Perriot

Et c'est là je pense qu'il faut voir la mer comme un mouvement que l'on doit accompagner, qu'il faut écouter et qu'il faut parfois subir. Un renouveau de la préhension des éléments tels qu'on l'évoquait tout à l'heure, c'est-à-dire qu'elles ne voient pas la forêt dans le bateau, elles voient chaque fleur comme un acte de vie, chaque pollen qu'elles arrivent à récolter comme une nouvelle source de vie, elles voient chaque vague comme une vague supplémentaire, comme il y en aura d'autres, elles voient chaque nuage comme le passage d'un temps. Elles arrivent à voir et à prendre, avec humilité, presque malgré elles, ce qui les entoure. C'est cette double philosophie que j'ai voulu développer dans ce second album, un regard toujours curieux, un regard toujours combatif que l'on se doit d'avoir et en même temps ce regard un peu dépréciatif, un peu alarmiste que peut avoir Jarri. Donc ces bateaux-là et les personnages que j'y développe à l'intérieur, c'est à la fois une source de réflexion intense sur qui on est, sur quels sont nos paradoxes et comment on vit avec.

Tu parles dans le récit de « soldats de l'apocalypse ». Es-tu sensible au

texte du Nouveau Testament qui décrit non une fin, mais un renouveau, notamment en lien avec ce que tu décris des deux jumelles pour qui tout est neuf ?

Pour moi il y aura forcément un renouveau. Un renouveau dans le sens où il faudra qu'un jour, je pense et je l'espère, on arrive à se décentrer de notre propre humanité. Je me plais à penser que ce renouveau sera le moment où on ne sera plus le centre du monde.

Après un premier volet à forte pagination, ce second récit se développe sur plus de 200 planches. Pour toi développer tes histoires sans te limiter est-il plus confortable ? Est-ce un besoin ?

Oui parce qu'une émotion, une sensation, selon mon cadre de création, prend du temps à être développée et j'avais le besoin, la nécessité de faire naître plusieurs émotions et une grande variété d'espace, de temps, d'interactions entre les personnages, dans le but de répondre directement ou indirectement à ces illuminations et à ces angoisses qui m'habitent. Tout ce temps de création aide aussi à faire le tri dans ce qui est nécessaire ou dans ce qui l'est moins, de réfléchir, de penser, d'aller encore plus loin. Et

donc le temps sert à faire émerger une idée et la faire passer à des stades supérieurs, voire imaginer l'inimaginable. Donc c'est bien de prendre son temps, en même temps cela peut nous enfermer dans un style, dans un trait, ce qui peut se ressentir d'ailleurs dans ce second tome, où on sent l'angoisse du trait. Dans le premier tome, le trait est plus ouvert, plus énergique alors que dans le deuxième, même s'il est aussi très énergique, il a une espèce de force intérieure propre à lui-même. Prendre le temps permet cette forme de réflexion sage que l'on a sur soi-même et évite, justement, de répondre dans l'immédiateté.

Entretien réalisé le
1^{er} septembre 2021
à la Galerie Huberty &
Breyne - Paris
par Sébastien Moig

